

# ESPÈCES

---

MYRIAM KISSEL

MYRIAM KISSEL, trekker et trailer, parcourt les montagnes du monde avec une passion particulière pour le Népal et Madagascar. Agrégée de Lettres classiques et docteur en littérature française du XX<sup>e</sup> siècle, elle a enseigné longtemps le latin à l'Université de La Réunion. Elle est chercheur-associé au CIRPaLL de l'Université d'Angers. Outre de nombreux articles, elle a publié plusieurs ouvrages : un recueil de nouvelles *Les adieux*, 2007 ; plusieurs romans : *L'aliénée*, 2010 ; *Refuges lointains*, 2015, *La vallée de la vie*, 2019, *L'angiome*, 2022 ; des ouvrages de critique et recherche littéraire : *Le cheminement de l'écriture. L'espace dans l'œuvre de Julien Green*, 2005 ; *Julien Green et Fedor Dostoïevski*, 2012.

## *Espèces*

L'obscurité, cette obscurité, et le froid ne sont pas la fin. Leur charme austère devra s'effacer dans quelques heures devant l'aube qui bientôt réveillera autrui, ces autrui de moi détestés, redoutés, fuis enfin – je ne serai plus là.

Seul. Je marche seul. Unique son : les croassements des corbeaux, graves et colériques. Ils m'ignorent car je ne suis pas de leur monde. Je les entends mais ne les vois pas ; sans doute sont-ils au sol et non dans l'air. Avec moi les seuls êtres vivants éveillés.

Je ne suis pas le bienvenu.

Seul. J'ai choisi de marcher pour la dernière fois. Le sol gelé, les boues durcies sur le sentier. Mon poids ne saurait les briser, matière rare, précieuse dans la métamorphose nocturne. L'air concrété se laisse pénétrer avec réticence si ce n'est hostilité, à moins que ce ne soit un piège pour moi, proie. Nul demi-tour possible désormais – derrière moi le néant. À peine parvins-je encore durant quelques instants peut-être à aspirer assez d'oxygène pour continuer, malgré la médiocrité de ma démarche. Je suis si faible désormais : sommets à 5000, 4000, je ne vous toucherai plus jamais.

Ma peau rose, molle, vulnérable : mains, bras, buste, jambes – me recouvre, moi qui appartiens, quoi que j'en aie, à l'espèce du prédateur suprême, mal-faisante depuis si longtemps. Moi qui, pitoyablement, ai toujours essayé de ne

pas tuer le moindre insecte fût-ce du bout de ma semelle. Sous cette enveloppe ma chair, signe de mon animalité. *Animus, anima*, la vie.

Mon visage se pétrifie peu à peu tel Phinée. Mes yeux survivront quelques minutes dans mon corps chu, statue d'une civilisation détruite, sur le bord d'un layon, au fond d'une combe enneigée. Quand je tomberai, inanimé, euphémisme de mort, de froid et d'épuisement, ce sera un *kalos thanatos* : être mangé par les animaux dans leur domaine, loups, renards, vautours, fourmis. Ma chair déchiquetée en lambeaux tels ceux des êtres anonymes qui, étalés avec obscénité, sans pitié, dans les boucheries, furent sensibles et intelligents.

Resteront de moi des *vestigia*, tissus qui avaient protégé ma peau. Ou mieux encore : me dévêtir dès maintenant, tout jeter et continuer, nu. Ainsi n'aurai-je plus d'identité, ni bien sûr de tombe alignée aux côtés de centaines d'autres, objet dérisoire de pleurs d'abord, puis oublié.

Mon cadavre n'offensera pas longtemps le monde sauvage ; en véritable disciple d'Épicure, mon corps se dispersera en milliers de cellules qui aideront à la vie d'un autre être en ressuscitant ainsi dans un autre corps, plante ou animal.

Acceptez-moi, prenez-moi, dévorez-moi que je disparaisse. Mon humilité – retour au sol, à la terre – est totale et sincère. Renaître sans conscience, impérissable et serein.